

Autobiographie d'une courgette, Gilles Paris, 2002

Extrait I

Je sens ma gorge me chatouiller et j'avale mes larmes.

Je balance mes jambes sur la chaise trop haute et je tiens le verre en plastique encore chaud entre mes mains et ça me fait du bien cette chaleur sur mes doigts et la voix de ce gros bonhomme aussi qui s'assoit face à moi, à califourchon sur la chaise.

Il est pas bien rasé le gendarme et il a plein de poils sur la gorge et les autres sortent de ses oreilles. Il transpire sous les bras, sur le front, et juste au-dessus des lèvres, même qu'il avale parfois les petites gouttes d'eau sans faire attention.

« Tu vas rester avec moi dans la grande maison ? je demande doucement.

- Non, l'care, je ne peux pas.

- Bon, on part quand ?

- On part maintenant, dit Raymond en se levant. »

Et il appelle Dugommier qui nous regarde depuis longtemps dans le bureau à côté.

« Tu vas t'occuper de l'affaire Merlin, je reviens en fin d'après-midi. »

Et Dugommier me demande si je veux un autre chocolat et je dis « oui » et Raymond « pas le temps » et je pleurniche et Raymond va chercher le chocolat.

Et je bois à petites gorgées avec les larmes qui tombent dedans et on part après.

Sur l'autoroute, Raymond met la radio et Céline Dion chante et je pense à maman qui chante cette chanson-là quand elle met les fleurs sauvages dans le vase. J'ai le ventre qui parle tout seul et je dis « j'ai faim ».

On s'arrête au Mac Do et je prends un cheeseburger et un Coca et Raymond aussi.

« Ne t'inquiètes pas, mon petit, tout va bien se passer », dit Raymond.

Et je rote à cause du Coca et ça fait rigoler Raymond.

« Tu sais, je dis au gentil gendarme, toi aussi tu peux m'appeler Courgette. Je te l'ai dit tout à l'heure, mais t'as pas entendu. Y a que la maîtresse qui m'appelle l'care et des fois je regarde ailleurs comme si elle parlait à quelqu'un d'autre.

- C'est ta maman qui t'appelait comme ça ?

- Oui, et tous mes copains. »

Et on reprend l'autoroute et je regarde les arbres et les maisons et Raymond se regarde dans les petits miroirs en doublant d'autres voitures qui roulent encore moins vite, puis celle au gendarme sort de l'autoroute pour aller sur les petites routes de campagne.

On passe sous un pont et je vois une rivière et Raymond ralentit en disant « on n'est plus très loin ».

Je regarde l'eau grise quand il dit « on est arrivés mon petit. Quelle baraque ! Tu vas être comme un coq en pâte ici. »

Et il sort de la voiture avec ma valise et moi j'y reste parce que j'ai pas envie d'être comme un coq en pâte.

La baraque c'est un château comme dans les films.

Une dame aux cheveux blancs et en robe rouge descend les marches et elle parle avec le gendarme qui porte toujours ma valise et ils me regardent et ils s'approchent de la voiture.

La dame en rouge penche la tête et dit en souriant « viens l'care, je vais te faire visiter ta nouvelle maison » et je me détache et je sors de la voiture et je regarde que les petits cailloux.

« Je m'appelle madame Patineau, dit la dame aux cheveux blancs. Mais tu peux m'appeler Geneviève. »

Je bouge toujours pas.

J'entends la grosse voix à Raymond « dis bonjour à la dame, Courgette » et je dis « bonjour » aux petits cailloux en pensant « c'est marrant tous ces gens qui veulent qu'on les appelle par leur prénom alors qu'on les connaît pas ».

« Bon, je vais m'en aller, dit le gendarme. C'est pas tout, j'ai du travail qui m'attend. » Et il dépose ma valise sur les marches de l'escalier et il me relève la tête avec son doigt. « Sois sage, ma Courgette. »

Et il me caresse la tête et je me laisse faire avant de dire « t'en va pas, Raymond ! » et j'attrape sa grosse main dans la mienne et je la porte à mon visage.

« Je viendrai te voir bientôt, mon petit », dit le gendarme en retirant doucement sa main de mon visage et en la rentrant dans sa poche comme s'il emmenait ma caresse avec lui.

Puis il m'embrasse sur le front et il dit en se relevant « quelle misère ces histoires-là » et il monte dans sa voiture.

« Sois un bon garçon, au revoir madame. »

La dame à lunette dit « au revoir monsieur et merci ».

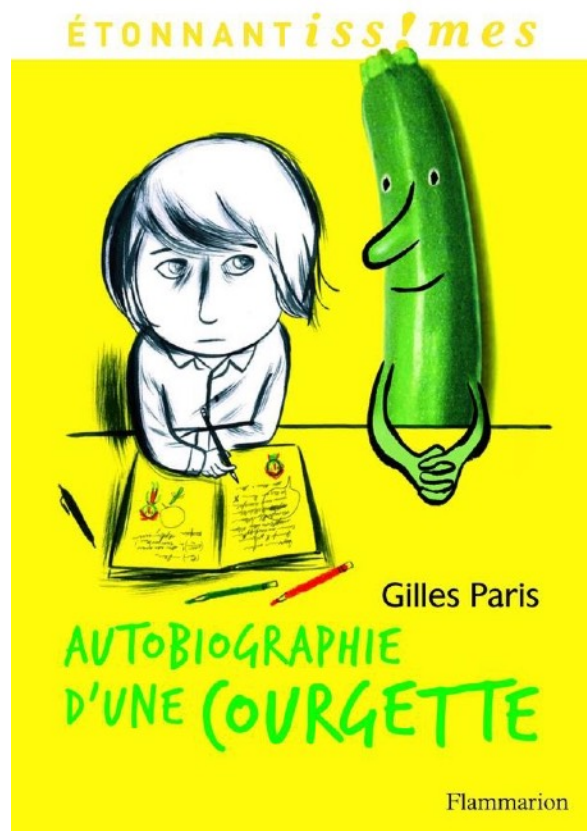
Et la voiture à pompon bleu s'en va à reculons.

Et j'ai la gorge qui me chatouille.

Et la dame prend la valise et se tourne vers moi.

« Viens, l'care, tu dois avoir faim. »

Et je dis « non » et elle pose sa main sur mon épaule et on monte les escaliers.



Autobiographie d'une courgette de Gilles Paris, Illustrations de Charles Berberian, Flammarion, 2013
Pages 28, 29, 30, 31 et 32,